

Christian Delahaye

L'ALLIANCE CONTRE-NATURE

Quand les religions nourrissent le populisme



empreinte
— temps présent.

Contenu

1. [Titre](#)
2. [Copyright](#)
3. [Sommaire](#)
4. [Avant-propos – Un choix crucial](#)
5. [Première partie – Le christianisme dans le populisme](#)
 5. [1. Brève histoire du populisme moderne](#)
 7. [2. Petit atlas du populisme mondial](#)
 3. [3. Le « moment populiste »](#)
 3. [4. Le religieux infusé dans le populisme](#)
6. [Deuxième partie – Le populisme dans le christianisme](#)
 1. [5. Le populisme dans le Premier Testament](#)
 2. [6. Le populisme dans le Nouveau Testament](#)
 3. [7. Jésus, leader populiste malgré lui ?](#)
4. [Troisième partie – Généalogie du populisme chrétien contemporain](#)
 5. [8. Le premier tournant et la naissance des églises dans le rejet du populisme](#)
 5. [9. Trois tournants chrétiens autour du populisme](#)
7. [Conclusion – Prendre Babel](#)

3. [Bibliographie](#)

3. [Notes](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Puisque c'est sa terre d'élection, notre tour du monde populiste appareillera en Amérique latine. Après le populisme étatiste qui s'y est déployé dans les années 1930 et le néo-populisme, plutôt libéral, des années 1990, le populisme sud-américain semble engagé dans un cycle de renforcement du pouvoir exécutif. C'est particulièrement net au Venezuela. Avant d'être destitué pour corruption en 2003, Hugo Chavez avait nationalisé à tour de bras, appliqué le contrôle des prix, avec l'objectif déclaré de sortir de la marginalité des millions d'habitants faméliques. Son successeur Nicolas Maduro assure maintenir ce cap tout en faisant la promotion du pouvoir électoral, une promotion de plus en plus douteuse avec les troubles qui affectent le pays et leur répression de plus en plus sanglante. Le populisme vénézuélien semble s'éloigner passablement de la voie démocratique et de ses procédures. Il en va de même au Nicaragua, où le président Daniel Ortega a fait destituer les députés de l'opposition par le tribunal suprême électoral (TSE), tout en modifiant la constitution pour se faire réélire pour un troisième mandat consécutif en 2016, alors que le TSE a récusé les candidatures de personnalités indépendantes du pouvoir. L'ex-leader guérillero du Front sandiniste de libération nationale (FSLN) est revenu aux affaires en 2007 grâce au soutien de l'Église catholique, après s'être engagé à abolir la légalisation de l'avortement thérapeutique, une disposition qu'il avait fait adopter lors de son premier mandat (1985-1990).

En Colombie, le président Alvaro Uribe (2002-2010) s'inscrit peu ou prou dans ce sillage. Bien que disposant d'une large majorité parlementaire, il a gouverné par décrets en s'appuyant sur des structures typiquement populistes que sont les conseils communautaires, ou conseils communaux, mis en place dans les quartiers urbains et dans les villages, cultivant le contact direct avec le peuple et court-circuitant à la fois les structures administratives et électives.

En Argentine encore, le dictateur Juan Peron (1895-1974), disciple déclaré de Mussolini et d'Hitler, avait conjugué le gouvernement autocratique et arbitraire avec un réel projet social, le *justicialisme* : retraite à 60 ans, système d'assurance-maladie, augmentation des salaires de 40 % en deux ans pour les ouvriers. Après lui, Carlos Menem (1989-1999) a repris les imprécations et les postures messianiques, se posant en sauveur du peuple, invoquant ouvertement Dieu. Avec ses successeurs Nestor Kirchner (2003-2007) et Cristina Fernandez de Kirchner (2007-2011 et 2011-2015), nous voyons un programme à vocation sociale se mettre en œuvre à partir de réseaux et d'organisations corporatistes du justicialisme, sans réelle considération pour le *modus* démocratique constitutionnel.

Mais les situations se tendent dans tout le continent avec la crise économique qui s'y aggrave : ralentissement de la demande extérieure, notamment chinoise, effondrement des prix du pétrole et des matières premières, ralentissement et stagnation de la croissance, sinon entrée dans un cycle de récession. Parfois dramatiques comme au Venezuela, les conséquences sociales sont d'autant plus chaotiques que les scandales liés à la corruption se multiplient partout, au Chili, au Brésil, en Argentine, au Guatemala, en Bolivie, en Équateur, au Venezuela, au Mexique. Les partis politiques sont dans la tourmente, des leaders sont victimes du *dégagisme* (selon le néologisme d'un contempteur de la révolution bolivarienne, le Français Jean-Luc Mélenchon). Le discours populiste cependant tient bon : il fustige plus que jamais les ennemis du peuple que sont les impérialistes américains, la finance internationale, les banques, l'*establishment*, la superstructure bureaucratique européenne. Les leaders font assaut d'éloquence pour attiser, sur le registre de l'émotion, les frustrations et les peurs, les rêves et les chimères. Bref, l'économie, les structures représentatives, les partis, les dirigeants ont tendance à couler, mais la *doxa* populiste ne sombre pas, elle gagne même en impact sur les foules tant il est vrai que tout contexte de crise lui est profitable. Les crises sont le fumier qui nourrit le populisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

couper l'herbe sous les pieds des eurosceptiques. Depuis 1972, année de l'entrée britannique dans le Marché commun, l'affrontement entre partisans et adversaires de l'adhésion n'avait pas cessé. Au moment de la négociation sur la monnaie unique et l'union politique, dans la seconde partie des années 1980, Margareth Thatcher avait déjà pris le tournant eurosceptique. Le traité de Maastricht sur l'union politique, économique et monétaire, en 1993, avait suscité l'émergence d'une fronde de plus en plus activiste et populaire, avec la création du UKIP (*United Kingdom Independance Party*), fondé pour s'opposer à la ratification de Maastricht. La croisade anti européenne du UKIP rapporte électoralement 24 sièges au Parlement de Strasbourg en 2014, faisant de ce parti encore interdit d'accès aux Parlement de Westminster – il y enverra un seul élu en 2015 – le premier parti britannique à Strasbourg. Et lors de la campagne référendaire, son leader, l'excentrique Nigel Farage, est invité par toutes les radios et télévisions. Il multiplie les arguments démagogiques et fallacieux, en particulier, il assure que 350 millions de livres sterling seront immédiatement reversées au système de santé britannique en cas de sortie de l'Union européenne. Il n'empêche, tous les sondages et tous les commentateurs étaient d'accord pour annoncer la victoire du camp du maintien (*Britain Stronger in Europe*) au sein duquel s'étaient alliés les conservateurs proches du Premier ministre, les travaillistes, les Libéraux-Démocrates, le *Scottish National Party* écossais, le *Plaid Cymru* gallois, les verts, ainsi que la plupart des leaders syndicaux et des dirigeants des banques, des firmes multinationales, bref l'*establishment* politique, économique et social au quasi grand complet. Aussi, le coup de tonnerre du vote du 23 juin 2016, avec 52 % des suffrages remporté par le *Brexit* a clairement retenti comme le désaveu populaire de l'élite, en exprimant le ressentiment du peuple

contre les dirigeants, la révolte des petits partis contre les grandes structures officielles, l'insurrection des régions désindustrialisées contre les métropoles restées préservées de la tourmente économique. C'est bien tout ce qu'incarne le UKIP dans la pure ligne populiste. Les arguments économiques et sociaux expliquent largement ce qui a tout d'abord paru inexplicable, ainsi que la crise de la démocratie représentative, dans ce pays qui l'avait inventée⁹. Les partisans du *Brexit* ont aussi joué sur la peur de l'immigration et spécialement de l'immigration musulmane. Bien que n'étant pas signataire des accords de Schengen, le Royaume-Uni, ont-ils argumenté, est menacé par les migrants terroristes infiltrés à l'intérieur de l'Union européenne, et le *Brexit* permettrait de mieux contrôler les frontières. Un certain atavisme religieux a pu faciliter la propagation de la peur de l'islam radical, dans un pays où quatre nations (anglaise, écossaise, galloise et irlandaise) restent unies par la couronne d'un chef d'Église, l'Église anglicane, où les événements du règne sont toujours solennisés lors des célébrations liturgiques à Westminster. Des responsables religieux sont d'ailleurs intervenus dans la campagne. L'un des plus éminents, lord George Carey, archevêque émérite de Canterbury, n'a pas hésité à fournir des arguments bibliques pour justifier la sortie du pays de l'UE. Il a cité le livre de l'Exode, comparant le *Brexit* à la sortie d'Égypte des Hébreux. Le clash anti-Bruxelles de la Grande-Bretagne devenait la version post-moderne de la libération de l'esclavage sous le joug des Pharaons !

Preuve qu'il y a bien comme un air de famille dans tous les mouvements populistes, un air de famille qui permet d'évoquer, au-delà de la simple concomitance des dates, non pas *des* Moments populistes, mais bien *le* Moment populiste mondial, les événements britanniques ont fortement retenti de l'autre côté de l'Atlantique, où ils ont fourni un argument électoral à l'improbable Donald Trump. Son slogan principal, *America First*, rejoint l'implicite *United Kingdom first* du *Brexit*.

En novembre 2016, l'élection de Donald J. Trump à la présidence des États-Unis d'Amérique n'a pas moins stupéfié le monde que la victoire du *Brexit* en Grande Bretagne, déjouant les études des instituts de sondages, les éditoriaux de la presse qui avaient tous annoncé la victoire d'Hilary Clinton. Aussi renversant que soit ce Moment populiste caractérisé justement par son intense mobilisation anti-élite, anti-medias, anti-*establishment*, l'événement est l'épilogue d'une vieille série américaine. Sans remonter à George Washington qui, à la fin du XVIII^e siècle militait pour préserver l'indépendance toute neuve de l'Union en évitant les alliances durables avec quelque région du monde que ce soit¹⁰, le discours populiste américain, nous l'avons vu, s'enracine dans le mouvement fermier anti-monopole des années 1870. Le slogan trumpiste *America First* est la reprise du nom de l'association isolationniste créée en septembre 1940 pour empêcher l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne nazie. Son porte-parole, le célèbre aviateur Charles Lindbergh, répétait que le gouvernement devait assurer la sécurité de son propre peuple sur le sol américain et non pas s'aventurer en Europe, ni sur d'autres continents.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais il ne s'agit pas de dénoncer seulement des députés. La réfutation de légitimité est générale, elle s'étend à toutes les strates de l'autorité démocratique, jusqu'à son sommet. En l'occurrence, en France, les dirigeants de *la France Insoumise* s'en prennent directement au président de la République, stigmatisant le coup d'État qu'il perpétrerait contre les lois sociales, en les transgressant *via* des règles institutionnelles pipées.

L'*establishment* politique n'est bien sûr pas le seul à être voué aux gémonies populistes. L'anti-élitisme s'étend aussi aux dirigeants économiques et il cloue à son pilori les pouvoirs financiers. Il dénonce la mainmise des banques sur les pouvoirs. Le ministre grec des Finances du gouvernement Tsipras, fulminant contre l'Eurogroupe non démocratique et spécialement contre son homologue allemand Wolfgang Schäuble, s'en fait le héraut en lançant un anathème devenu fameux : *Nos assaillants ne sont plus, comme en 1967, les tanks, mais les banques*²³. Ainsi, après la légitimité des pouvoirs démocratiques, c'est la légalité des puissances d'argent qui est désignée comme l'adversaire du peuple.

Avec les nantis du système, les parias de toutes natures sont dans le collimateur populiste : les étrangers sont accusés de parasiter le système socio-économique. C'est la litanie des immigrés qui viennent manger le pain des nationaux (quand bien même ce sont eux qui le font cuire, comme s'en était moqué dans les années 1960 Fernand Raynaud), ce sont les *plombiers polonais* qui profitent des protections sociales et qui confisquent emplois et logements, aggravant le chômage autochtone. Ces dernières années, les vents xénophobes se sont encore renforcés dans les pays du Nord et de l'Ouest sur fond de discours sécuritaire : le discours populiste amalgame les migrants et les terroristes. En Allemagne, les agressions sexuelles commises en masse, à Cologne et dans plusieurs villes, lors du réveillon de la Saint Sylvestre 2015, ont fourni des arguments à cette rhétorique, tout comme les mises en cause de migrants dans des attentats islamistes, alors même que, le plus souvent, ils sont perpétrés par des auteurs autochtones. La peur d'être submergé par une invasion incontrôlable exaspère les populations, avec le sentiment de ne plus être *chez elles*, selon les clichés assenés par l'extrême-droite xénophobe et raciste.

Des variantes locales doivent être signalées : en Afrique, les populistes s'en prennent aux reviviscences colonialistes, mais c'est encore et toujours pour dénoncer l'intrusion des étrangers. En fin de compte, dans tous les pays, trois ennemis de l'intérieur se partagent et alimentent les réactions populistes : les tenants de l'*establishment* politique, les oligarques économiques et les migrants-envahisseurs. Les uns et les autres sont reliés aux ennemis extérieurs que sont les puissances financières internationales, les géants industriels multinationaux, les traditions religieuses issues d'autres *mondes*, bref, tout ceux qui, en vrac, ne sont pas autochtones, viennent d'ailleurs, sont dissemblables, différents. Les ennemis.

Face à autant d'adversaires, le populisme ne propose ni une idéologie, ni un programme, pas davantage une religion. En effet, à la différence du libéralisme, du néo-libéralisme, du socialisme ou du conservatisme, il est dépourvu de réel contenu programmatique. C'est une forme d'opportunisme composite, comme l'empreinte en creux de l'état du monde. Le populisme n'est jamais pour, il est toujours contre. *Contre* la représentation démocratique, *contre* les technocrates des superstructures, *contre* les pouvoirs de la finance internationale, *contre* les réfugiés qui tentent de sauver leur vie par l'exode, *contre* les musulmans parce qu'ils sont musulmans, *contre* le mondialisme et le multiculturalisme, *contre* le pluralisme et *contre* toute diversité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Notre enquête, au fil de cette deuxième partie, sera biblique, puis historique : les récits bibliques recéleraient-ils un contenu populiste ? Que nous disent leurs auteurs et les exégètes à leur suite, au sujet d'un éventuel populisme fondateur ? Disposons-nous d'un socle scripturaire qui conférerait en somme au populisme ses assises théologiques ? Nous nous risquerons dans cette excursion exégétique en deux temps, puisque le christianisme se fonde sur deux testaments. Le premier reprend les événements légendaires et historiques du *peuple élu* d'Israël, alors que le second rapporte les grandes séquences de la courte vie de Jésus de Nazareth ainsi que les pérégrinations de ses premiers disciples, les montrant aux prises jusqu'à la mort (et au-delà, dans le cas de Jésus) avec le peuple et ses dirigeants.

Cette escale théologico-politique va être bien sûr déterminante pour évaluer les suites historiques diverses et variées qui s'enchaîneront ensuite au fil des siècles et leur degré de conformité au message originel des prophètes et de Jésus. Elle survolera deux millénaires, depuis la fin de l'*Imperium* jusqu'à nous, en passant par les séquences du Moyen Âge, de la Renaissance et les étapes successives de la sécularisation, avec les diverses formes théologico-politiques qui se sont succédé.

Ces séquences historiques concordent-elles avec le sens fondateur des religions chrétiennes ? Présentent-elles des caractéristiques populistes telles que nous les avons mises en évidence : haine de l'étranger, rejet des élites, ressentiment, refoulement, défoulement dans l'exacerbation des frustrations et des superstitions et l'exaspération de l'angoisse identitaire ? Et ce populisme chrétien revendiqué et promu en France et dans le monde par de plus en plus de responsables politiques saurait-il revêtir une légitimité judéo-chrétienne ? Ou bien serait-il son inquiétant et monstrueux avatar ?

5. Le populisme dans le Premier Testament

Spinoza n'est pas seulement un géant de la philosophie, il est aussi un remarquable théologien, précurseur de la critique exégétique moderne³⁸, démêlant la Bible des *billevesées d'Aristote* comme des *coloriages de la superstition*. Cette facette de son œuvre n'a malheureusement pas été (re)connue dans les milieux religieux, qui en auraient tiré un grand profit. Pour autant, le lien qu'il établit entre la piété, la dévotion, la religion des Hébreux et leur haine supposée des étrangers pose question. Elle se fonde sur un axiome vétérotestamentaire : Israël est le peuple élu par Dieu entre les nations. À ce titre, la conscience de son identité religieuse se traduit en jugements négatifs portés sur d'autres systèmes religieux, regardés et dénoncés en général comme idolâtriques. Et ces jugements virent volontiers à la haine, selon le processus propre au populisme, le rejet de toute altérité, religieuse ou autre. Ouvrons le Livre des Psaumes. Les cris de haine proférés contre les *Nations* ennemies d'Israël y sont violents : *Tu les briseras comme un vase de potier/Frappe-les d'épouvante/Seigneur, Sous tes coups, les peuples s'abattront/Abats les peuples/Que tu enfonces ton pied dans leur sang/que la langue de tes chiens ait sa pâture d'ennemis/Au nom du Seigneur je les détruis/tirer vengeance des Nations*³⁹. Toutes ces *prières contre*⁴⁰ sont exprimées avec sauvagerie contre les rois ennemis (psaumes 76, 110, 135), contre les méchants et tous les impies (psaumes 6, 28, 52, 58, 75, 104, 140). Une telle haine s'y déverse que, lorsqu'il s'est agi, après le concile de Vatican II, de traduire le psautier en langues vernaculaires, bon nombre de ces versets qui, en version latine, ne choquaient pas, furent carrément escamotés par les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On découvre cependant une face obscure et pourquoi ne pas le reconnaître, un certain penchant populiste ; il s'exprime dans la notion de guerre d'anathème (*herem*, en hébreu), avec l'extermination de tout un peuple étranger présentée comme un acte religieux, une guerre sainte, quelque chose qui s'apparente au *djihad*. Les *Oracles contre les nations*, lancés par plusieurs prophètes⁶⁶ s'inscrivent dans cette veine ténébreuse, de même que les deux premiers chapitres d'Amos, qui voient rasés de la carte Damas, Gaza, Tyr, Édom, au motif que leurs peuples sont cruels et violents. Les ruptures des mariages mixtes entre juifs de retour d'exil et femmes issues de territoires limitrophes attestent aussi de ces phénomènes de rejet et d'exclusion. Ils participent d'une vision très contextuelle, dans un Proche-Orient ancien où les textes d'exécration sont très présents, comme on le voit avec les vœux dirigés contre les nations ennemis sur des bols égyptiens.

Ce côté sombre est inhérent à l'état historique du monde et il ne saurait être retenu comme normatif du message de l'Ancien Testament, alors que nous avons montré que, dans ces ténèbres guerrières, luit une face claire, qui fait rayonner un message d'universalité et d'ouverture au monde, sous la conduite divine : *Il adviendra dans l'avenir que le monde du Temple du Seigneur sera établi au sommet des montagnes et s'élèvera plus haut que les collines*, prophétise Isaïe. *Toutes les nations y afflueront, des peuples nombreux s'y rendront et diront : « Venez, montons à la montagne du Seigneur, allons au Temple du Dieu de Jacob, pour qu'il nous enseigne ses voies et que nous suivions ses sentiers ».* *Car de Sion viendra la Loi et de Jérusalem l'Oracle du Seigneur*⁶⁷.

Revendiquer pour le populisme une racine vétérotestamentaire, c'est trahir l'inscription primordiale de l'élection d'Israël dans un cadre général, universel, cosmique, où il n'est pas replié, mais par lequel il s'ouvre et participe à la diversité religieuse ; tout au long du déroulement de l'histoire d'Israël, la sagesse, la *Ruha*, dispense les biens et l'amitié de Dieu à tous les hommes, elle est source du comportement juste et offre de salut pour chacun, chez tous les peuples. Car *L'esprit du Seigneur remplit la Terre*⁶⁸. Son influence est universelle, proteste la Bible contre les populistes de tous pays, hébreux y compris. Un verset du premier livre biblique, mais l'un des derniers à avoir été rédigé entre les VIIe et IIe siècle avant l'ère commune, la Genèse, exprime le sommaire de ce mystérieux destin d'Israël, tout petit centre historique et géographique choisi par Dieu non pour bénéficier exclusivement d'un plan divin, mais pour le diffuser à toute l'humanité, à travers le cosmos⁶⁹ : *En toi seront bénies toutes les familles de la terre*⁷⁰. Le populisme qui se revendique de la Bible pour exacerber confiscations, haines, rejets et exclusions, ne fait pas droit au Dieu vétérotestamentaire.

6. Le populisme dans le Nouveau Testament

Pour tout le monde aujourd'hui, chrétiens, juifs, musulmans, ou non-croyants, la personne humaine de Jésus de Nazareth est juive⁷¹. Et son titre de *Messie*, en grec *Christ*, en français *oint*, se réfère directement au judaïsme et à l'Ancien Testament. L'onction d'huile y marque l'accès au trône lors de la cérémonie d'intronisation ; le livre de Samuel la décrit : *Samuel prit la fiole d'huile, la versa sur sa tête, puis il l'embrassa et dit : N'est-ce pas YHWH qui t'a oint comme chef sur son héritage*⁷² ? Le deuxième Psaume la célèbre : *Les rois de la terre s'insurgent, les princes tiennent tête à YHWH et à son Oint. C'est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, ma montagne sainte. Je publierai le décret de YHWH : il m'a dit : « Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré*⁷³ ». Quand le psaume dit *aujourd'hui*, il circonstancie l'événement, il historicise l'accession d'un homme à un règne qui se réfère à une dimension céleste : nous sommes en régime théocratique, avec un pouvoir royal qui est d'essence divine, pleinement divine, mais dont l'exercice est humain, pleinement humain.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est à la mort de Jésus que va culminer cette protestation de foi émise au pied de la Croix par un païen s'il en est, puisqu'il s'agit d'un occupant romain, un centurion chargé des basses œuvres : *Vraiment, cet homme était fils de Dieu*¹¹⁰. Extraordinaire proclamation païenne face à un corps sanglant, cloué sur le bois de la croix, qui vient juste d'expirer. Pour l'écrivain évangélique, la reconnaissance de Jésus comme Christ sort de la bouche d'un envahisseur d'Israël, de surcroît chef des bourreaux du Fils de David, le Christ.

Le quatrième évangile, plus judéophobe que les synoptiques, renverse aussi les barrières religieuses, ces barrières si chères aux milieux populistes, il y a 2000 ans comme aujourd'hui. Celui qui, en principe, *n'a rien de commun avec les Samaritains*¹¹¹ entre en relation avec une Samaritaine pour lui annoncer que la présence de Dieu n'est plus localisée dans tel ou tel lieu sacré, ou à l'intérieur d'un sanctuaire fabriqué par les hommes, le Temple ou un autre, elle est réelle en terre de Samarie. *Les vrais adorateurs en esprit et en vérité* sont invités, autrement-dit, les faux adorateurs sont renvoyés à leurs dogmes dans leurs fabrications religieuses. Et pour que le message de sortie de la religion soit bien clair, les expressions s'accumulent : *lumière pour tous les hommes*¹¹², *lumière du monde*¹¹³, *lumière venue dans le monde*¹¹⁴, qui toutes confirment explicitement que le message de Jésus vise l'univers et subvertit les frontières, comme il le professe lui-même : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes*¹¹⁵.

Avec les écrits pauliniens, les païens sont devenus les principaux destinataires de la Bonne Nouvelle, à travers l'Empire romain. Paul réfute toute démarcation nationale, religieuse ou sociale : *Il n'y a ni grec, ni juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais Christ y est tout et en tous* ¹¹⁶. Ils sont désormais égaux. Si les païens, sans avoir de loi, font naturellement ce qu'ordonne la loi, ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes, eux qui n'ont pas de loi. Ils montrent que l'œuvre voulue par la loi est inscrite dans leur cœur ¹¹⁷.

Paul ne disqualifie pas a priori les religions, croyances et cultes extérieurs au judaïsme, au motif qu'ils seraient coupables d'idolâtrie, la sempiternelle critique des tenants de la Loi à leur rencontre, non, mais il discerne en elles les prémisses du culte véritable ; selon la citation qu'il emprunte au livre de la Genèse : *Toutes les nations seront bénies en toi* ¹¹⁸.

Quant au livre de l'Apocalypse, qui clôt le Nouveau Testament, s'il annonce la destruction des nations païennes en tant qu'elles sont le symbole des ennemis d'Israël et des forces du mal, il prend le parti des nations à la fin des temps, mettant en scène *la foule de nations, tribus, peuples et langues (qui) se tiennent devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et de palmes à la main*¹¹⁹ ; la fin du livre célèbre *la cité sainte*¹²⁰, signe de l'Alliance étendue à l'humanité entière. La création nouvelle renvoie à la première création, avant la survenue du péché. L'alliance est passée avec l'humanité entière, c'est l'alliance cosmique, accomplie et renouvelée par Jésus. Aux temps eschatologiques retentit enfin le concert de tous les peuples qui chantent le cantique de l'Agneau en le proclamant *Roi des nations*¹²¹. À la fin des temps, les vociférations des populistes, juifs comme chrétiens, sont étouffées. Le salut de Dieu en Jésus, le don de l'Esprit Saint sont offerts à tous les peuples. La Loi, la révélation, son élection en tant que peuple de Dieu, tout ce dont Israël a bénéficié ne constituait qu'un moyen et non la fin dans le plan divin. Notre enquête biblique établit que le populisme judéo-chrétien ne repose sur aucune base scripturaire étayée. Il constitue même une trahison pure et simple des enseignements de l'Écriture. Il n'y a pas de norme populiste, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La parabole suivante est tout aussi insupportable pour un public populaire qui s'entend promettre qu'il sera dépossédé de ses prérogatives nationales au profit d'un peuple étranger, on est totalement à l'opposé des discours populistes bon teint et nationalistes : *Le Royaume des cieux est comparable à un roi qui célébrait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs pour appeler à la noce les invités, mais ceux-ci ne voulaient pas venir. Il envoya d'autres serviteurs dire aux invités : « Voilà : mon repas est prêt, mes bœufs et mes bêtes grasses sont égorgés ; tout est prêt : venez au repas de noce. » Mais ils n'en tinrent aucun compte et s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son commerce ; les autres empoignèrent les serviteurs, les maltraitèrent et les tuèrent. Le roi se mit en colère, il envoya ses troupes, fit périr les meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : « Le repas de noce est prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc aux croisées des chemins : tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les au repas de noce¹⁴⁵ ».* Cette fois, les foules s'entendent annoncer de manière analogique mais non moins transparente que ce Royaume d'Israël qui leur est promis par les prophètes et la tradition, non seulement ira à d'autres, aux carrefours du cosmopolitisme, mais qu'eux-mêmes, traités d'indignes et de meurtriers, seront massacrés et leur ville brûlée – leur ville, évidemment, ils pensent à Jérusalem. *Israël first* n'est pas précisément le slogan de Jésus.

Tel est donc le Royaume qu'annonce Jésus : il est sans-frontiériste, caché dans sa coquille et il n'est pas accessible aux trois quarts du public, victimes des persécutions et des séductions du monde, il est arraché au peuple d'Israël, qualifié de meurtrier, et ce sont au final les étrangers qui en deviennent les héritiers ! Ceux qui étaient venus entendre un discours de libération du joug romain et qui fantasmaient sur l'avènement grandiose et national du Royaume d'Israël sont renvoyés à un présent qui est tout sauf enthousiasmant, aggravé par la frustration de la dépossession. Tout le contraire de ce qu'ils sont venus voir et écouter ! De semblables harangues proférées aujourd'hui dans des meetings entraîneraient le règlement définitif de la question populiste avec son *boycott* immédiat de la part des peuples.

Et cependant, répète Jésus aux foules, le Règne, le Royaume sont bien là, mais inaudibles et invisibles pour la plupart des Juifs. Dans ces conditions, Jésus a beau multiplier les signes et les guérisons, la déception populaire est générale, qui vire à la haine et aux cris de mise à mort. Jésus devient au final l'homme à abattre, coupable d'escroquerie à l'espérance et d'atteinte à la nation et à la tradition. Ses interlocuteurs accourus à la recherche d'événements spectaculaires et en vue de la récupération de leur dû national sont renvoyés à leurs propres réalités personnelles : *Le Royaume de Dieu est au milieu de vous*¹⁴⁶, selon la traduction qui marque la dimension communautaire du grec *εντος ημων*, ou *au-dedans vous*, si le traducteur veut mettre l'accent sur la dimension d'intériorité. Nulle emprise, nulle manipulation dans cette annonce du Royaume par le rabbi de Nazareth. Tout l'inverse, une fois encore, du populisme.

Ce Royaume à contre-temps et à contre-courant du populisme, s'en prend, comme nous l'avons vu, aux autorités religieuses. Et sur ce point précis et récurrent, il y a dans la dénonciation de l'*establishment* du Temple, de Jérusalem, des docteurs de la loi, des accents qui pourraient être redevables du populisme tant ils dénoncent les élites et leur imputent la responsabilité de la souffrance des gens : *Ils lient de pesants fardeaux et en chargent les épaules des gens ; mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt*¹⁴⁷.

Parler de *dégagisme* de la part de Jésus serait cependant outrancier. Quand il vient faire le coup de poing au Temple en effet, c'est aux marchands de colombes et aux changeurs d'argent¹⁴⁸ qu'il s'en prend et non pas frontalement à l'oligarchie sacerdotale, aux prêtres, aux Saducéens, ou aux Lévites. Pour radicale qu'elle soit¹⁴⁹, sa critique de la théocratie ne va pas jusqu'à pousser les foules à s'en prendre aux potentats sacrés. Et même s'il condamne les comportements des hiérarques, Jésus invite les gens à *pratiquer et à observer ce qu'ils peuvent dire* – tout en se gardant d'agir *d'après leurs actes*¹⁵⁰. Ce *hiatus* entre les dits et les actes leur vaut le qualificatif d'hypocrites. Notons cependant l'insistance que Jésus met à annoncer la destruction du Temple, puisque les évangiles synoptiques s'en font tout trois l'écho¹⁵¹. Une telle annonce revêt des résonnances sacrilèges pour l'*establishment* comme pour le peuple, alors que le Temple symbolise l'identité juive et c'est pourquoi, déformée, elle fournira un argument à charge contre Jésus, lors de son procès. Jésus, coupable de s'en être pris aux racines judaïques d'Israël.

Antisystème religieux, le rabbi nazaréen ne s'engage pas sur le terrain politique, nous l'avons vu, ni contre la puissance d'occupation romaine, ni contre ses vassaux, collaborateurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Deux dynamiques se sont conjuguées pour mettre la *koïnonia*, la petite communauté nouvelle des disciples de Jésus, sur orbite impériale, deux dynamiques centrifuges qui fabriquèrent l'*ekklesia*, l'Église, à partir de Jérusalem et jusqu'à Rome. Selon *les Actes des Apôtres*, le coup d'envoi intervient à Jérusalem, par une matinée de printemps, au jour de la Pentecôte qui suit la Pâque de la mort de Jésus, vers l'an 30 : *Le jour de la Pentecôte, les apôtres étaient tous réunis dans un même lieu. Soudain retentit un bruit venu du ciel, comparable au tremblement de l'ouragan, qui remplit toute la maison où ils étaient assis. Ils virent apparaître comme des langues de feu qui se partagèrent pour se poser sur chacun d'eux. Tous furent remplis de l'Esprit Saint dont ils reçurent le don des langues. Cet événement arriva à la troisième heure*¹⁶⁷.

L'*ekklesia* a d'abord désigné l'Église de Jérusalem, avant que le terme ne s'applique à la communauté d'Antioche, puis à celle de Césarée, les diverses *ekklesia* locales se constituant à l'image de l'*ekklesia* mère de Jérusalem. Les premiers disciples ont dans un premier temps persévéré dans les pratiques religieuses du judaïsme. Ils allaient prier au Temple et sans doute certains d'entre eux continuaient-ils à y sacrifier, fêtant Pâques (la résurrection de Jésus) le même jour que *Pessah* (l'exode des Hébreux hors d'Égypte). Croire en Jésus et aller à la synagogue le jour du shabbat n'allait être nullement incompatible pendant plusieurs siècles¹⁶⁸. Les rites de la circoncision et du baptême avaient l'effet commun d'incorporer au peuple de Dieu sans être redondants. D'ailleurs, l'assemblée de Jérusalem, vers l'an 48, lors de la réunion agitée l'on a appelé plus tard le premier de tous les conciles, a maintenu certains préceptes du judaïsme parmi les disciples de Jésus¹⁶⁹. *Ces chrétiens des premiers temps, ces disciples du Christos*, remarque avec justesse Nathalie Cohen, *respectaient le shabbat, mangeaient cascher et attendaient son retour pour la semaine prochaine. Les discussions sur le respect des rituels dans les Actes des Apôtres entre Pierre, Paul et Jacques ne sont-elles pas troublantes ? Tous les trois se réclament de la parole du Christ, mais celui qui veut abroger le rituel est précisément celui qui ne l'a pas directement entendue, cette parole*¹⁷⁰. En l'occurrence, c'est Saül de Tarse, devenu Paul, un pharisien zélé qui se réclame de la Loi juive tout en se prévalant de celle de l'Empire¹⁷¹, qui n'a pas directement côtoyé Jésus, qui se fera contre Pierre et Jacques, disciples historiques, le militant de l'abrogation du rituel juif et le champion de l'*Ekklesia* à travers le monde gréco-romain.

Or *la force de l'Esprit qui pousse*, comme la nomment incessamment les *Actes des Apôtres*, dissémina cette *koïnoné* originale vers l'*ekklesia* du monde de l'Empire. Ni lieu, ni maître ! À la différence des procédures qui règlent le culte païen ou le culte juif, les disciples de Jésus n'ont plus besoin d'aucun site sacré, ni d'aucun homme investi comme médiateur, pour vivre leur expérience divine. Leur vocabulaire laisse présager la rupture entre judaïsme et christianisme. Pour désigner leur organisation, les premiers chrétiens auraient pu choisir le terme grec *synagogé*, qui vient du mot hébreu *Qahal*, apparenté à *Qôl*, la voix qui convoque¹⁷². Mais non, ils ont privilégié un mot du monde culturel grec, l'*Ekklesia*, tiré du vocabulaire politique, la réunion officielle, par convocation, de l'assemblée des citoyens qui possèdent droit de cité : droit de discuter et de voter les lois, comme d'adopter les dispositions administratives utiles au vivre ensemble citoyen. Cette résonance démocratique du terme *ekklesia* a primé chez les judéo-hellénistes sur le mot *basileia*, qui fait référence au monarque de l'*Impérium*¹⁷³. Même si *ekklesia* avait déjà été adopté par les traducteurs grecs de la Septante, ce choix sémantique n'en a pas moins marqué une volonté de rupture de la part des disciples de Jésus : ils ne veulent pas être confondus avec les communautés juives et avec leurs bâtiments, dans des *synagogues*. Et alors que les Judéens attendent avec impatience leur délivrance du joug romain, cupide et violent, c'est depuis Jérusalem que vont partir les premiers chrétiens, pour aller édifier leur *ekklesia* à Rome. Rome, *la Louve, la bête, cette grande prostituée décrite notamment dans l'Apocalypse de Jean et dans d'autres écrits juifs eschatologiques*¹⁷⁴.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans le même temps, le concile fait tomber les frontières, il professe que *tous les hommes ont vocation à faire partie du nouveau Peuple de Dieu. C'est pourquoi, ce peuple qui demeure un et unique doit se dilater aux dimensions de l'univers entier et à tous les siècles.* Renversées, les murailles de la citadelle à l'intérieur de laquelle l'église assiégée n'avait de cesse de se replier sur elle-même. Le rapport de l'Église au monde s'en trouve bouleversé. La déclaration *De Dignitatis Humanae*, promulguée *in extremis* (la veille de la clôture du concile, le 7 décembre 1965), stipule que tout homme a *droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion* (article 18). C'en est fini de la chrétienté¹⁸⁸, reconnaissent les pères conciliaires, de l'uniformité de la chrétienté, de cette *symbiose entre politique et religion, en l'occurrence un mouvement qui entraîne, selon les époques, une intrication, plus ou moins grande entre l'un et l'autre*¹⁸⁹. L'institution fait sa révolution et elle rajeunit d'un coup de 1600 ans ! Le christianisme se débarrasse des seize siècles qui, les uns après les autres, l'avaient éloigné de l'Évangile en l'embarquant dans le populisme chrétien.

Sur le papier-bible, les conséquences de Vatican II sont considérables : les bastilles populistes élevées aux frontières pour exclure et rejeter les étrangers semblent abattues, les attaches politiques avec les clans réactionnaires sont tranchées, les prébendes théologico-politiques des castes et leur hégémonie sur le troupeau sont dénoncées. Les laïcs sont reconnus pleinement prêtres, prophètes et rois, dans le sacerdoce commun ; les fidèles sont autorisés à lire directement la Bible, ils cessent d'être à la remorque de l'enseignement de la hiérarchie et ils prennent enfin leur part, comme des personnes reconnues majeures, aux activités et aux responsabilités ecclésiales.

Une seule loi demeure, la loi du Christ, la loi de l'amour, la loi de l'amour des ennemis aussi. Comme l'explique le préambule de *Gaudium et Spes*, le concile *tire du neuf en constant accord avec le vieux*. Le vieux, enfin disons plus exactement, l'originel, c'est le message, plus jeune que jamais, du prédicateur galiléen, remis en première ligne. Le populisme chrétien qui unit le peuple dans la haine de l'autre, du pas identique, du non-conforme, est balayé. Sur le papier, du moins. Car le vieil atavisme populiste, l'archaïque niché dans les replis des structures médiévales du pouvoir et les circonvolutions des esprits sclérosés, n'a pas été véritablement éradiqué. Le populisme a perdu la bataille de Vatican II, mais il n'a pas perdu la guerre de l'obscurantisme. Les textes du concile ont ouvert des horizons lumineux, ils ont déclenché ferveur et enthousiasme, mais leur élan va tourner court dans les cinq décennies qui suivent. Peu à peu, la catholicité amorce un ultime tournant, avec le grand *come back* du populisme chrétien. Comme le note le théologien Claude Geffré, la trajectoire de Vatican II va être renversée. Et la religiosité populiste va reflourir avec un nouveau tournant, le quatrième de l'histoire chrétienne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'autres églises s'inscrivent résolument en dehors de la logique identitaire du populisme chrétien et même elles la dénoncent. C'est le cas de l'Église protestante unie de France (EPUdF), dont l'une des professions de foi proclame : *Nul besoin de cultiver une identité, elle nous est gratuitement donnée, sans condition, sans mérite [...] Nous ne sommes pas appelés à être fidèles au passé mais à une mémoire. Notre véritable origine est à venir. Nous sommes appelés à devenir nous-mêmes. À l'heure des crispations identitaires, qui sommes-nous, sinon des hommes et des femmes rencontrés, bouleversés, remis debout, libérés par la force d'une promesse, d'une identité gratuite ? [...] Nous croyons en Jésus-Christ (qui) donne à notre vie une dignité et une identité que nous n'avons pas à conquérir [...] C'est lui, notre espérance, il vient.*

Un mythe d'origine assyrienne, rapporté dans le livre de la Genèse et évoqué dans la Sunna musulmane gagnerait à être médité, qui fait espérer en un nouveau tournant, pour en finir avec le populisme chrétien, le mythe de la Tour de Babel. Les théologiens catholiques se sont longtemps fourvoyés sur son interprétation et nous allons voir que le populisme chrétien procède de la même erreur au sujet des paradigmes de l'unité et de la diversité. Le narrateur biblique a composé son récit en deux mouvements d'égale longueur. Dans le premier mouvement, nous voyons les hommes qui agissent pour bâtir la tour et, avec elle, leur unité et garantir leur sécurité : *La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. Or, en se déplaçant vers l'orient, les hommes découvrirent une plaine dans le pays de Shinéar et y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Moulons des briques et cuisons-les au four. » Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier. « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre²¹⁸. »*

Le second mouvement montre le Seigneur qui descend faire une visite de chantier et casser le projet humain d'unité : *Le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils d'Adam. « Eh, dit le Seigneur, ils ne sont tous qu'un peuple et qu'une langue et c'est là leur première œuvre ! Maintenant, rien de ce qu'ils projettent de faire ne leur sera inaccessible ! Allons, descendons et brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres ! » De là, le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi lui donna-t-on le nom de Babel car c'est là que le Seigneur brouilla la langue sur toute la terre, et c'est de là que le Seigneur dispersa les hommes sur toute la surface de la terre*²¹⁹. Ce plan divin qui contrecarre, qui confond littéralement le plan humain (Babel vient de l'hébreu *babal*, confus, confondre), a longtemps été interprété comme une condamnation, un nouveau récit de la chute, après celle du paradis terrestre. Dès lors, la perte de l'unité, la dispersion seraient un nouveau châtiment divin, au final. La faute humaine reste, dans le pays de Shinéar celle qui avait été commise au jardin d'Éden, la tentative de devenir semblable à Dieu, l'*hybris*, comme disent les théologiens. En élevant une tour, les hommes se sont lancés dans un projet prométhéen de prise d'assaut du ciel. La mention des briques est littéralement édifiante : l'habileté des hommes leur permet, pour réaliser leur projet transgressif, de fabriquer, par le feu, de la pierre artificielle. Ladispersion qui va suivre sanctionnerait donc la transgression.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

193. Ostensions solennelles de la sainte tunique qu'aurait portée Jésus lors de sa Passion, vénération de sa Sainte couronne, un cercle de joncs réunis en faisceaux et retenus par des fils d'or qui aurait formé la couronne d'épines lors de la même Passion ; adoration des épines disséminées de par le monde, des clous et des bris de bois tirés de la (vraie !) croix, une ampoule de sang qui se liquéfie, les ossements de sainte Thérèse de Lisieux dans leur reliquaire qui ont visité plus de soixante pays en trente ans, attirant des foules considérables, des Andes à Moscou, bloquant la 5^e Avenue de New-York ; à Manille, la procession annuelle du *Nazaréen Noir*, une statue apportée au Mexique en 1606, réputée guérir les maladies ou apporter la bonne fortune, perchée sur un char attire des dizaines de milliers de fidèles en transe, faisant sur son passage en 2016 700 blessés et deux morts... Les exemples surabondent de ce retour au culte moyenâgeux, un culte que l'on croyait épuisé après le premier millénaire, mais qui bat son plein au début du troisième millénaire, au mépris de toute honnêteté scientifique, dans des reliquaires précieux, avec des évêques ceints de chasubles cousues d'or et d'argent, des foules qui s'agenouillent devant les reliques, effleurent des lèvres les reliquaires, les étreignent, c'est la nouvelle heure de gloire des superstitions, de la magie, le plongeon dans l'arrière-monde et ses archaïsmes, toutes ces pratiques de religiosité sans rapport avec les exhortations de l'Évangile. Il faut décidément relire aujourd'hui Spinoza : « *Il arriva que la religion dégénéra en superstition.* »

194. Cf. Christian Delahaye, *op. cit.*

195. Marcel Gauchet, *Le Nouveau monde, op. cit.*, p. 174.

196. *Ibid.*, p. 174.

197. 50 % d'une classe d'âge en 2000, 46 % en 2004, 32 % en 2013. À Saint-Denis, 10 % des enfants sont baptisés, 15,7 % à Créteil. Le nombre des donateurs du denier du culte plonge, à 1,128 millions en 2016, soit 40 000 de moins qu'en 2015.

198. L'Église catholique ne défraye bientôt plus les medias que par le scandale de la pédophilie qui sévit dans le clergé. Les rodomontades du pontife Bergoglio jurant son grand Dieu qu'il appliquerait la *tolérance zéro* aux prêtres coupables et aux évêques qui ne les sanctionnent pas ne convainquent plus guère. Les affaires Philippe Barbarin, en France, Fernando Caradima, Juan Barosn, Francisco Errazuriz au Chili, George Pell en Australie mettent gravement en cause des évêques et des cardinaux. Au Vatican même, des prêtres et des prélats sont accusés d'abus sexuels sur les mineurs pensionnaires d'un petit séminaire. Des membres de la commission de lutte contre la pédophilie, Peter Saunders et Marie Collins, claquent la porte de là pour protester contre l'inertie d'une instance surtout destinée à la communication, une trentaine d'associations fers de lance de lutte contre la pédophilie dans les milieux ecclésiastiques se regroupent au sein d'une ONG mondiale. Les enquêtes journalistiques se multiplient, qui mettent en lumière les réseaux ecclésiastiques exfiltrant des prêtres pédophiles repérés dans les pays du Nord, pour les affecter dans les pays du Sud où ils peuvent sévir sans faire scandale. Cinq ans après son élection, Jorge Bergoglio n'a toujours pas donné l'ordre aux évêques de dénoncer aux autorités civiles les prêtres coupables d'actes pédophiles.

199. Jean 8,1-11.

200. Luc 19,1-10.

201. Cf. Gaël Brustier, *Le mai 68 conservateur*, Cerf, Paris, 2014.

202. Le 3 juillet 2017, jour de l'hommage national rendu à Simone Veil, dont le nom est associé à la loi sur l'interruption volontaire de grossesse, loi votée en 1975, l'évêque de Bayonne, Mgr Marc Aillet n'hésite pas rédiger un message dissonant sur Twitter : *Je prie pour Simone Veil, car l'avortement n'est pas un moindre mal, c'est le mal absolu, le meurtre d'une vie innocente.*

203. Marc 3,35.

204. Luc 11,27-28.

205. Cf. *Honte aux évêques qui n'appellent pas à voter contre Marine Le Pen*, ma tribune dans *Le Monde*, 26 avril 2017.

206. Cf. Paul Tillich, *Le Courage d'être*, op. cit.

207. Cf. À ce sujet les analyses de Paul Tillich in *Le Courage d'être*, classiques, Labor et Fides, Genève, 2014, pp. 86-92.

208. Maurizio Bettini, *Contre les racines*, Champs actuel, Flammarion, Paris, 2017.

209. *La terre, elle, ne ment pas*, phrase d'Emmanuel Berl citée par Philippe Pétain en 1940, pour dénoncer les mensonges de l'élite politicienne.

210. *Toi qui étais par ton origine une branche d'olivier sauvage, tu as été greffé, malgré ton origine, sur un olivier cultivé* (lettre de Paul aux Romains, 24).

211. Racine vient du bas-latin *radicina*, tiré de *radix*, la racine, qui a donné radical.

212. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, op. cit., p. 321.

213. Samuel Huntington, *The clash of Civilizations ant the remaking of World Order*, traduit en français en 2000 (Odile Jacob).

214. François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Cave Canem, L'Herne, Paris, 2016, p. 64.

215. J. Moingt, « Pour un humanisme évangélique », *Études*, octobre 2007, p. 353.

216. « La troisième guerre mondiale a commencé par étapes. Cela a d'abord été votre tour. Maintenant c'est le nôtre. » (discours devant le Congrès juif mondial en septembre 2014). « Il règne un climat de guerre, une troisième guerre mondiale par morceaux » (discours à Sarajevo en juin 2015). « Les attentats de Paris font partie de la troisième guerre mondiale » (discours 14 novembre 2015). « On répète le terme d'insécurité, mais le vrai terme est la guerre. Depuis longtemps le monde est en guerre fragmentée. La guerre qui était celle de 1914, puis de 39-45 et maintenant celle-ci. » (Dans l'avion qui le ramène de Cracovie en 2015). Etc.

217. *La Vie* du 2 mars 2016.

218. Genèse 11,1-4.

219. Genèse 11,5-9.

220. Paul Tillich, *Le Courage d'être*, *op. cit.*, p. 147.